

# Après Thatcher...

A une période où certains voudraient nous faire croire que la classe ouvrière n'existe plus, le cinéma britannique redécouvrirait-il la lutte sociale? L'événement créé par la sortie simultanée des trois films "Raining Stones", "The Snapper" et "Naked" semble l'indiquer.

A vrai dire, il y a toujours eu des films, plus ou moins réussis, sur le sujet mais depuis longtemps, on n'en a plus autant parlé. En Grande-Bretagne, le film "d'ouvriers" a pourtant une certaine tradition. Dès les années 30, l'école documentaire de John Grierson montrait la vie des petites gens et traitait des problèmes des travailleurs. Près de 30 ans plus tard, de jeunes gens en colère regroupés sous l'appellation "Free Cinema" reprenaient le flambeau. Délaissant les studios qui faisaient alors la renommée du cinéma britannique, influencés par la Nouvelle Vague française, ils ont installé leurs caméras dans la rue mais, nettement moins littéraires et intellectuels que leurs collègues d'outre-Manche, ils ont pris pour héros des gens simples, les délaissés de la société de consommation, avec le même souci de réalisme que leurs aînés documentaristes mais avec tout de même en plus la volonté d'ajouter au constat de société un peu de poésie, une touche artistique en guise de signature.

Aujourd'hui, les plus connus parmi ces cinéastes restent Tony Richardson ("A Taste of Honey", 1961; "The Loneliness of the Long Distance Runner",

1962), Karel Reisz ("Saturday Night and Sunday Morning", 1960), Lindsay Anderson ("This Sporting Life", 1963) et John Schlesinger ("A Kind of Loving", 1962).

La célébrité venant, la plupart de ces cinéastes se sont tournés vers des budgets plus importants et des personnages plus "héroïques", plusieurs d'entre eux ont même émigré à Hollywood.

## Kenneth Loach: un homme et ses convictions

L'un des derniers à démarrer dans le créneau du "working class realism" fut Kenneth Loach. Comme Stephen Frears et Mike Leigh, il a réalisé une grande partie de son oeuvre à la BBC, et, comme ces deux cinéastes, il y est régulièrement retourné, même après avoir commencé à faire carrière au cinéma. Malheureusement, tous ces téléfilms restent inédits chez nous, de sorte que nous ignorons tout de cette partie de la filmographie des trois réalisateurs.\*

Pour Loach, qui a toujours refusé toute concession, la télévision a été d'autant plus importante qu'elle lui a permis de surmonter les périodes de vache maigre. Sa filmographie est éloquent à ce sujet: Après avoir débuté au cinéma en 1967 ("Poor Cow"), il tourne encore un film ("Kes") en 1969, deux films dans les années 70 ("Family Life", 1971 et "Black Jack", 1979), deux films dans les années 80 ("Looks and Smiles", 1981, "Fatherland", 1986) mais déjà trois depuis 1990 ("Hidden Agenda", 1990, "Riff Raff", 1991, "Raining Stones", 1993). Après avoir perdu tout intérêt dans les sujets politiques que traite Loach, le public semble donc y reprendre goût. Est-ce vraiment là le signe d'une soudaine prise de conscience des inégalités sociales ou alors est-ce la situation qui a déperissé au point de révéler au grand jour ce que Loach n'a jamais cessé de dénoncer?

La deuxième carrière de Ken Loach a commencé par un coup d'éclat. Au festival de Cannes, la présentation du film "Hidden Agenda" avait provoqué un tollé de la part des autorités britanniques qui refusaient de



une solidarité familiale à toute épreuve ("The Snapper")

voir leur pays représenté par un film prenant fait et cause pour les indépendantistes de l'Irlande du Nord. Véritable pamphlet politique sous couverture de thriller, "Hidden Agenda" était efficace mais un peu trop démonstratif. Avec "Riff Raff", Loach revint donc à des préoccupations plus quotidiennes et des personnages plus complexes. Le film en est d'autant plus fort, qui nous fait partager la vie et les incessantes humiliations que doivent subir les ouvriers employés à la reconstruction d'un immeuble chic. Le marché du travail étant ce qu'il est, la moindre incartade leur vaut le licenciement et une condamnation au chômage pratiquement sans issue. Avec un humour qui n'est autre que celui du désespoir, Loach filme ses protagonistes, avec leurs gros problèmes et les petits riens qui font leur vie, avec aussi une certaine solidarité qui leur permet de survivre envers et malgré tout. Pour ces hommes et femmes pour qui même la colère est dorénavant un luxe extravagant, l'humour est aussi le seul moyen de garder un minimum de dignité tout en s'assurant la complicité du spectateur.

L'approche est la même dans "Raining Stones". On suit des personnages à la dérive, qui ne survivent que grâce à la débrouille. De nouveau, Loach dénonce l'établissement d'une véritable économie parallèle et clandestine sans laquelle bon nombre de personnes se trouveraient à la rue. Ainsi, les deux compères qui sont au centre du film n'hésitent-ils pas à voler, pour se faire un peu d'argent, ce que l'Angleterre a de plus saint: du gazon, qui se trouve de plus être dérobé devant le bâtiment d'un club conservateur! Le message est on ne peut plus clair: la société britannique est en train de s'écrouler sous les yeux des hommes politiques et des responsables qui crient au scandale mais ne s'attaquent jamais aux racines du mal. Ils abandonnent plutôt les plus démunis à leur sort, c'est-à-dire à la drogue et au crime ou bien aux usuriers.

S'il faut trouver un défaut à "Raining Stones", il est sans doute dans cette opposition, un peu schématique mais pas nécessairement irréaliste pour autant, entre le méchant usurier et le bon prêtre. Ce dernier personnage n'est pourtant pas innocent. Dans la plupart des interviews, Ken Loach insiste sur le fait que la classe ouvrière n'a aujourd'hui plus personne pour la représenter et la défendre. Dans "Raining Stones", une affiche pose une question, qui semble dérisoire dans le contexte du film: "Y a-t-il une alternative socialiste?". Il ne reste donc que ce curé dans la droite ligne des prêtres-ouvriers, pour apporter compréhension et compassion aux chômeurs.

Or, cette compassion, et le faux happy-end du film (l'usurier qui menaçait les protagonistes est tué dans un accident) apportent finalement un apaisement trompeur et de mauvais aloi. Leur principal problème étant momentanément résolu, les personnages n'ont en effet plus de raison d'agir dans l'immédiat. Dans "Riff Raff" au contraire, les ouvriers excédés finissaient par mettre le feu à la maison en construction. S'il n'a certainement pas mis fin à leurs soucis (au contraire), cet incendie ravageur avait au moins l'avantage de libérer une saine colère et, qui sait, le début d'une possible action politique. Cet incendie marquait le refus de se laisser encore exploiter tandis que le retour à la case départ (ils vont pouvoir recommencer à faire des dettes puisque les premières ont été

effacées par la mort de l'usurier) de "Raining Stones" équivaut à un constat de passivité, et une acceptation de la situation, certes plus réaliste mais nettement moins corrosive.

## Stephen Frears: Le parti d'en rire

Entré à la BBC tout juste cinq ans après Ken Loach (il est d'ailleurs de cinq ans son cadet), Frears a travaillé au cinéma comme assistant de Karel Reisz et de Lindsay Anderson (sur "If..."). Comme Loach, Frears est régulièrement revenu à la télévision, même après être devenu l'un des plus prestigieux cinéastes britanniques. Sa dernière contribution à la BBC est "The Snapper", un téléfilm finalement sorti en salle.

Outre la fidélité à la télévision, une chose unit Ken Loach et Stephen Frears par-delà toutes leurs divergences: la haine envers Margaret Thatcher et le système politique et social qu'elle a imposé à la Grande-Bretagne. Les deux cinéastes ont cependant choisi des attitudes différentes face au thatchérisme. Tandis que Loach continuait inexorablement à poser le doigt sur les plaies de la Grande-Bretagne, Frears avait décidé que l'attaque était la meilleure défense. Dans "My beautiful laundrette" (1985, également conçu pour la télévision), puis "Prick Up Your Ears" (1987) et "Sammy and Rosie get Laid" (1987), il ne cesse de défier l'establishment, de se moquer de la Dame de Fer comme de la Reine, de se plaire dans le scandale et la joyeuse provocation. Ses personnages sont alors des marginaux plus que des ouvriers: marginaux de toutes sortes, drogués, immigrés, homosexuels, artistes. Mais en 1988, lassé, Frears finit par tourner le dos à la Grande-Bretagne et s'en va faire carrière aux Etats-Unis. Dans ses interviews, il explique à qui veut l'entendre qu'il est devenu impossible de faire des films en Grande-Bretagne, puisque la politique de Thatcher en matière audiovisuelle a étouffé le cinéma britannique jadis florissant.

Est-ce donc le départ de Thatcher, l'échec relatif de son dernier film ("Hero") aux Etats-Unis ou bien simplement le hasard qui a fait revenir Stephen Frears au Royaume-Uni pour adapter au cinéma le deuxième volet de la trilogie de "Barrytown" de l'Irlandais Roddy Dyle? La première partie intitulée "The Commitments" avait déjà été mise en images par Alan Parker qui avait gardé le titre mais sensiblement changé le point de vue. "Alan Parker avait transformé l'histoire d'un groupe de musiciens sans succès en un conte de fée sur des musiciens à succès; j'aime beaucoup le film mais mon approche de l'univers de Doyle ne peut être que différente de celle de Parker. Je désirais rendre compte fidèlement de la vie dans les quartiers de Dublin, et m'appuyer sur le vrai trésor de "The Snapper": les dialogues de Roddy Doyle." (1)

Pour la première fois, les personnages de Frears ne sont donc plus des marginaux mais des petites gens tout ce qu'il a de plus moyens. Ils ont à peu près les mêmes problèmes que les protagonistes de Ken Loach: chômage, difficultés financières, etc. L'un des garçons de la famille est à l'armée, l'une des filles attend un bébé et ne veut pas révéler le nom du père.

Ils ont aussi, en plus, un indéfectible optimisme, soutenu par une solidarité familiale à toute épreuve mais qui, à aucun moment, ne paraît idéalisée. Leur vraie force est cependant ailleurs: comme tous les héros de Frears, ils se fichent comme d'une guigne des convenances sociales! Ce ne sont pas eux qui placeraient leur dignité dans une robe de communiante comme le font les personnages de "Raining Stones".

On pourrait croire qu'en choisissant ainsi de rire des problèmes - serait-ce avec eux - qui pèsent sur les ouvriers, Frears risquerait de les faire paraître moins graves et nierait ainsi la nécessité de se défendre. Mais son propos, sous le vernis de la comédie, est formidablement corrosif (qui oserait évoquer aussi directement dans un film irlandais l'avortement et le planning familial, montrer des jeunes filles parlant très ouvertement de sexe ou suggérer qu'un peu d'éducation sexuelle ne ferait pas de mal, même aux vieux couples?) et finalement aussi provocateur que pouvait l'être Sammy and Rosie s'envoyant en l'air (traduction française de "Sammy and Rosie Get Laid") en pratiquant joyeusement l'échange très libre de partenaires! "The Snapper" met du baume au cœur et son trop-plein d'énergie caustique rejaillit certainement sur les spectateurs.

## Mike Leigh: nu face au néant

Né en 1943, Mike Leigh s'est d'abord tourné vers le théâtre en 1965 puis, sans jamais abandonner la scène, il a commencé à travailler pour la télévision en 1972. Comme Loach et Frears, il est resté fidèle à la télévision tout en entamant une carrière au cinéma en 1971 ("Bleak Moments"). Son deuxième long métrage ne verra le jour qu'en 1988 mais depuis il tourne assez régulièrement: "High Hopes" en 1988, "Life is Sweet" en 1990 et "Naked" en 1993. Ses longs métrages ont montré qu'il était, davantage peut-être que Frears, l'héritier direct des cinéastes qui, au début des années 60, s'intéressaient au monde des travailleurs. Toutefois, les protagonistes de "High Hopes" sont d'anciens soixante-huitards davantage que de simples ouvriers. Mais Leigh les place dans le contexte tout à fait actuel de la crise économique, du chômage galopant et des conséquences du thatchérisme. Les deux longs métrages qu'il a réalisés avant "Naked" ne manquent pas non plus d'un humour qui se distingue cependant de celui de Loach ou de Frears par une note plus intellectuelle, ce qui a valu ici et là à Leigh l'accusation de se montrer condescendant envers ses personnages. Le reproche ne me semble pas fondé. Et alors que Leigh partage avec Loach et Frears la haine qu'ils vouent à Margaret Thatcher, il s'en démarque également par un désabusement plus marqué, et qui se révèle souvent dérangeant pour les spectateurs.

A la fin de "High Hopes", le couple de soixante-huitards se demande s'il faut mettre un enfant au monde dans le contexte actuel. La famille protagoniste de "Life is Sweet" est loin d'être aussi solidaire que les héros de "The Snapper". Dans "Naked", tout le monde est seul et l'idée de faire naître un enfant ne viendrait plus à personne.

Présenté au dernier festival de Cannes en même temps que "Raining Stones" et "The Snapper", "Naked" est parfois un peu rapidement assimilé aux deux autres. Il partage avec eux un même contexte social et politique en pleine décomposition, mais là où Loach et Frears jouent sur le réalisme de leurs personnages, les protagonistes de Mike Leigh sont au contraire des caractères très littéraires. Certes, le réalisateur laisse improviser ses acteurs, mais seulement après des semaines de répétition durant lesquelles l'histoire des personnages, leur façon d'agir et de parler sont minutieusement mises au point. Ainsi, Johnny, le protagoniste de "Naked", cite constamment ses lectures mais en déformant les phrases, en les mettant à nu (ainsi que le suggère le titre du film) pour mieux confronter ses interlocuteurs à leurs contradictions ou à l'absurdité de leurs réflexions. "Il y a dans "Naked" du Joyce, du Beckett et du Flann O'Brien." (2) Encore, Johnny se parle-t-il plus à lui-même qu'aux autres. Ses élucubrations sont des monologues plutôt que des dialogues et "Naked" est un film philosophique autant que de critique sociale. Si Johnny est au bord du gouffre, ce n'est en effet pas tant parce qu'il n'a plus d'argent pour vivre mais bien parce qu'il n'a plus de raison de vivre. Selon lui, la fin du monde aura lieu en 1999 et on sent dans sa façon de l'annoncer moins la peur de l'apocalypse que l'espoir effrayant de voir l'univers tout entier s'engloutir avec lui.

On conçoit aisément qu'un tel film ne soit pas du goût de tout le monde. S'il est en effet facile de sympathiser avec les personnages de "Raining Stones" ou "The Snapper", Johnny est un protagoniste aussi répuugnant que complexe. Il est sale, violent, cruel, méchant, avec lui-même autant qu'avec les autres. Pourtant, et c'est là où la réussite de Mike Leigh est exemplaire, il finit par nous toucher et en devient troublant. Combien de réalisateurs prennent le risque, surtout dans ces périodes où tout doit être "politiquement correct", de choisir comme protagoniste un personnage qui viole une femme dans la première scène du film, qui plus est sans désir, avec hargne et colère, puis s'en va en humilier une autre? Et alors que dans les deux autres films, nous rigolons avec les personnages plutôt que d'eux, Johnny nous fait rire jaune... de nous-mêmes! Car, deuxième audace du film, on rit dans "Naked" mais c'est sans doute le rire le plus désillusionné qui ait jamais retenti dans une salle de cinéma! Quelque chose comme un dernier sursaut face au néant, qui, dans "Naked", envahit tout et laisse les personnages irrémédiablement seuls, perdus dans des couloirs froids ou des rues sombres et dépeuplées, la plus terrible (et la plus hilarante) scène à ce sujet étant sans doute celle du pauvre garçon qui appelle désespérément son amie sans jamais la trouver!

Au-delà du simple constat social (l'Angleterre va mal, très mal), "Naked" évoque ainsi la misérable condition humaine dans un monde plus inhumain que jamais. C'est pour cela que, alors que "Raining Stones" et "The Snapper" sont de bons films et des films importants, "Naked" est lui, tout simplement, un grand film!

Viviane Thill

(1) Stephen Frears dans le dossier de presse de "The Snapper".  
(2) Mike Leigh dans "Positif" no. 393, novembre 1993.